



⚡ IDÉES #7-8

L'actualité des savoirs



QUI CROIRE ?



**NOS TUTOS
D'IMMUNITÉ INTELLECTUELLE
Face au Covid 19**

Edgar Morin, Manuel Cervera-Merzal, Anne-Sophie Novel, Sandra Laugier, Vincent Berthet, Romain Huret, Dominique Linhardt, Nathalie Heinich, Romain Badouard, Valérie Igounet, Michel Desmurget, Fabien Truong, Ludivine Bantigny, Gilles Raveaud, Mathieu Bock-Côté, Olivier Starquit, Aurélie Trouvé, Daniel Benamouzig

— 100 nm

« L'ÉPIDÉMIE N'EST PAS UNE CRISE MAIS UN MIROIR GROSSISSANT, SINON DÉFORMANT, DE NOTRE MONDE SOCIAL D'AVANT »

Fabien Truong est sociologue au Centre d'études sociologiques et politiques de Paris et documentariste. Dernier essai : Loyautés radicales (La Découverte). Site : fabientruong.com

Qui croire ?

Cette profusion cacophonique est en effet assez paradoxale : elle montre à la fois qu'avec internet et les réseaux sociaux, la distanciation sociale qui nous est imposée n'empêche pas - pour les personnes connectées et pour qui le « chez-soi » familial est un lieu sécurisant, ce qui est tout de même très loin d'être une condition universelle ! - la communication, avec l'extérieur, les prises à partie et les prises de positions publiques ; et que l'état d'incertitude radicale que nous semblons vivre n'est peut-être pas aussi « incertain » que cela. L'incertitude est vraiment grande pour les conséquences, personnelles, sociales et économiques de ce moment, mais pas du tout du point de vue de notre connaissance du virus, de sa circulation, de ses propriétés... Les épidémiologistes et les médecins travaillent beaucoup, font connaître leurs résultats, la connaissance collective du virus progresse chaque jour, si bien que tout un chacun semble parfois s'être un peu vite transformé en petit expert es corona. Si l'on compare historiquement à d'autres grandes épidémies, on constate que l'on ne tolère aujourd'hui plus le mystère : on sait déjà beaucoup de choses en un court



Fabien Truong
par Olivier Roller.



laps de temps, bien que le leitmotiv général soit « on ne sait pas ». D'ailleurs, presque tous les grands responsables des cultes religieux – à part peut-être quelques évangélistes die hard aux États-Unis - se plient à la logique scientifique, en acceptent les principes rationalistes sans proposer d'alternative : il a bien fallu célébrer les messes de Pâques, et cela sera pareil pour les prières collectives du ramadam, par visioconférence. Cette espèce de consensus, c'est un peu « la cage d'acier » de la modernité décrite par Max Weber : nous pouvons savoir tout ce que nous voulons si nous le voulions vraiment ; ce qui ne veut pas dire que nous savons plus de chose ou que nous soyons plus intelligents que nos ancêtres, mais nous pensons que nous devrions l'être, et cela produit de l'angoisse, une sorte de fuite en avant, et dans le monde du Covid19, de la cacophonie. Ça peut sembler assez paradoxal mais je crois que cette surcharge nous dit cela de la modernité rationnelle... et globalisée. On sait qu'on peut savoir. Et c'est bien pour mieux prévoir. Mais a-t-on envie de croire ? Je pense qu'on a plutôt envie de s'évader, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

Comment vous-même vous informez-vous ?

De proche en proche sur internet comme beaucoup de gens, je crois – et il y a beaucoup de paroles intéressantes quand même. J'écoute la radio – j'imagine que d'entendre des voix doit sûrement « compenser » la distanciation sociale mais je dois avouer que je ne suis pas tant que cela dans la course

à l'info « Covid », je crois que je préfère entendre ce que les gens en pensent que ce qu'il en est du virus. J'ai le sentiment que pour beaucoup, la course à l'information rassure, comme si plus de précisions et de complétude allaient accélérer le retour à la normalité... Mais bon, il semble que nous sommes loin du seuil d'immunité collective et notre système de santé ne peut pas absorber un trop grand flux de malades, donc on ne risque pas d'avoir un retour « à la normale » tant qu'il n'y aura pas de vaccin. Il va donc falloir s'adapter, ralentir, dégrossir, privilégier la qualité et les circuits courts, c'est sans doute une très bonne chose mais ça peut aussi devenir assez terrible : plus d'étroitesse, plus de contrôle, plus de méfiance, plus de barrières, plus d'anxiété. Et là encore, les inégalités économiques et sociales pèsent sur la façon dont ce qui va se mettre en place après le confinement va changer dans les vies de chacun. Tout monde ne risque pas de se « libérer » de la même façon...

« On sait qu'on peut savoir. Et c'est bien pour mieux prévoir. Mais a-t-on envie de croire ? »

Les intellectuels ne pensent-ils pas trop vite en cette période de crise ?

Oui et non, cela dépend de qui sont « les intellectuels »... Tous ceux qui deviennent médecins, épidémiologistes ou gestionnaires de crise en quelques semaines sont un peu



ridicules. Après, en période de confinement, penser reste la meilleure des armes – peut-être même la dernière, discuter avec des gens qui ont fait de longue peine de prison permet de bien le comprendre. Penser le monde mais aussi son rapport aux autres, au temps, à ses erreurs. Essayer d'entendre ses intuitions aussi, pour en faire quelque chose plutôt que rien. Et, pour « les intellectuels », penser le monde post confinement depuis « l'avant », depuis ses connaissances, ses recherches, ses créations, cela sera très fertile car il n'y aura pas de *tabula rasa*.

Dans votre discipline, quelles pistes de réflexion vous semblent les plus fécondes pour l'après-crise ?

Les sciences sociales ont beaucoup à nous apporter en cette période. La « distanciation sociale », cela sonne presque comme du pur chômage technique pour un sociologue, mais en fait non : la vie sociale est toujours là, elle s'adapte, elle passe sur les côtés. Et cela reste passionnant à observer et à essayer de comprendre. La sociologie et l'anthropologie nous renseigneront sur les adaptations concrètes du monde social : ce n'est pas rien. On nous présente le virus comme une rupture et comme une « crise », alors que du point de vue sociologique, je pense que c'est d'abord un révélateur, un miroir grossissant, et sans doute un peu déformant, qui permet de mieux voir le monde social d'avant : ses terribles inégalités, ses incohérences et puis toute la fragilité des conventions économiques et

sociales qui le font tenir. Par exemple, le mot qui domine dans la novlangue politique du Covid19 aujourd'hui, c'est « essentiel ». Mais qu'est-ce qui est un « besoin essentiel », une « activité essentielle » ? C'est si relatif au fond et il n'y a aucun accord, même chez les policiers qui verbalisent. Reste qu'aujourd'hui, on applaudit les infirmières, les livreurs, les éboueurs et les caissières à 20h alors que ces professions n'ont jamais fait une ouverture de Journal Télévisé... C'est comme si ce virus était une occasion sociologique et le confinement une opportunité pour faire un peu de réflexivité collective. Donc il faut déjà bien saisir ce qui s'est joué avant et sans les sciences sociales ce ne sera pas possible.

On aura besoin des sciences sociales pour voir comment nos sociétés traduisent cette parenthèse « après » car il n'y aura rien de magique. En ce moment, on est dans l'urgence mais aussi dans son spectacle. On parle de redistribution des cartes mais il n'y aura pas de redistribution des richesses et ce sont les plus pauvres qui paieront sans doute le plus lourd tribut parmi les victimes. Le monde social a une certaine inertie et la force des sciences sociales, c'est de travailler dans la longue durée : on aura besoin de leur connaissance de la précédente pour penser l'« après ».